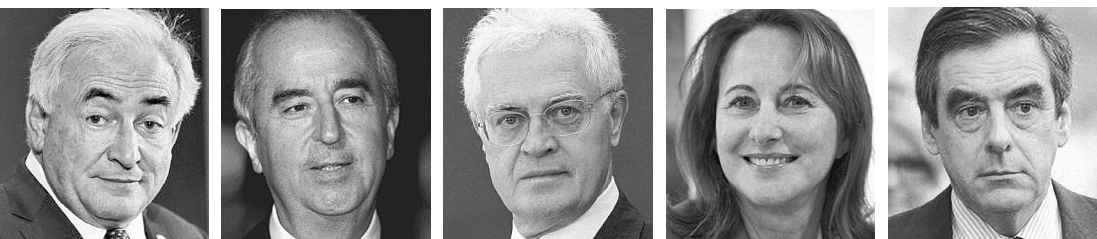


CHANTAL DIDIER  
Préface de Michel Schneider

# LA DERNIÈRE MARCHE



Ces favoris qui  
ont raté l'Élysée

A L I S I O

*Témoignages & Documents*

CHANTAL DIDIER

# LA DERNIÈRE MARCHE

Toutes les campagnes présidentielles ont connu des moments d'engouement pour un candidat devenu le favori des sondages. La politique a ainsi ses Poulidor, champions incontestés... échouant pourtant à gravir la dernière marche du podium.

**Jacques Chaban-Delmas, Raymond Barre, Jacques Delors, Édouard Balladur, Lionel Jospin, Ségolène Royal, Dominique Strauss-Kahn, Alain Juppé, François Fillon, Michel Rocard, Dominique de Villepin...**

Quelles sont les raisons de ces revers? S'agit-il de motifs personnels? D'attitudes qui conduisent à des chemins de traverse là où il aurait fallu aller droit? De traits de caractère qui font inconsciemment préférer l'échec au succès?

S'appuyant sur des entretiens inédits avec ces candidats malheureux et leur entourage, Chantal Didier décrypte dans cet ouvrage les échecs politiques les plus emblématiques pour en révéler les véritables causes.

Longtemps éditorialiste politique à *L'Est républicain*, **Chantal Didier** est aujourd'hui journaliste indépendante et collaboratrice au *Courrier du Parlement*.

Préface de **Michel Schneider**, haut fonctionnaire, psychanalyste et écrivain, Prix Médicis de l'essai 2003, Prix Interallié 2006 et notamment auteur de *Miroir des Princes : narcissisme et politique*.



Rayon : Essais, Documents, Actualités

19,90 €  
Prix TTC France





# **LA DERNIÈRE MARCHE**

**Suivez toute l'actualité des éditions Alisio sur le blog :**

[www.alisio.fr](http://www.alisio.fr)

*Alisio est une marque des éditions Leduc.s*

Suivi éditorial : Judith Léviton-Dousset

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Le Petit Atelier

Photos © Sipa Press

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-046-7

Chantal Didier

# LA DERNIÈRE MARCHE

A L I S I O

*Témoignages & Documents*





*J'estime qu'il peut être vrai que la fortune  
soit maîtresse de la moitié de nos œuvres,  
mais qu'aussi, elle nous en laisse  
gouverner l'autre moitié.*

Nicolas Machiavel



# PRÉFACE DE MICHEL SCHNEIDER

## DÉSIRS DE CHUTES

**L**e champ politique est sans doute celui où l'on compte le plus grand nombre de « ceux qui échouent devant le succès », comme les appelle Freud. Exercer le pouvoir qui règle les autres pouvoirs, être à la tête de l'État, suscite inconsciemment des désirs de chute. La conquête du pouvoir est une longue ascension et, comme pour tous les sommets, les derniers pas sont les plus difficiles à gravir. L'élection présidentielle est l'élection de la dernière marche. Tous les cinq ans, maintenant, elle consacre l'ambition d'un individu qui ne pense qu'à elle depuis plusieurs dizaines d'années, y consacrant jusqu'à la démesure toute son énergie. Ces hommes et ces femmes ne ressemblent pas au commun des mortels. On connaît leur opiniâtreté, leur détermination, leur patience, leur sens du sacrifice personnel, leur endurance exceptionnelle, leur résistance à la fatigue et à la maladie et leur impressionnant amour d'eux-mêmes. Les grands fauves de la politique cherchent d'ailleurs à distinguer parmi leurs rivaux celui qui possédera cette aura autant que cet appétit de tout consacrer à la conquête ultime. Parlant de Michel Rocard, qui choisit

finalement de ne pas l'affronter, François Mitterrand jugeait : « Il ne sera jamais président, il ne le veut pas assez et il est probable qu'il ne le sait pas. »

Pour devenir président de la République, il faut une énorme volonté, un acharnement sans bornes, avoir accepté bien des traversées du désert dans une solitude absolue, endurer parfois la haine. Il n'est pas rare que la psychologie du prétendant révèle un homme qui ne déteste pas être haï et puise là, hors de tout masochisme, sa ressource combative. Il faut aussi renoncer à des pans de soi-même pour se construire un personnage charismatique. Mais n'est-ce pas justement s'éviter soi-même, et ses contradictions et souffrances secrètes dans l'affrontement à la difficulté d'être et de n'être que celui qu'on est, que de se construire en figure publique toute-puissante ? Il y a une folie du pouvoir, et on pourrait distinguer parmi ceux qui y prétendent ceux qui ne sont pas assez fous pour tenir jusqu'au bout, ceux qui le sont trop pour convaincre et ceux (rares) qui le sont juste assez pour parvenir à être élus. La première condition pour conquérir le pouvoir suprême est d'avoir une personnalité narcissique structurée, allant jusqu'à la négation de ses propres failles, de sa dépendance par rapport aux autres, voire, à l'extrême, une véritable annulation de l'altérité et un déni de la réalité. Il y a bien une dimension de folie ou d'illusion dans le désir de conquête lorsqu'il se transforme en certitude d'être le meilleur et le seul. Parfois, on n'est pas loin de l'érotomanie, certitude délirante d'être aimé par quelqu'un qui en fait vous ignore, dont le grand psychiatre Clérambault a retracé les trois étapes : orgueil, désir et espoir. On prête trop souvent aux hommes politiques une demande et une capacité sexuelles hors norme, mais on aperçoit moins les racines infantiles de leur besoin d'amour. Lorsque la peur de n'être pas aimé (on peut ici évoquer Nicolas Sarkozy, le mal-aimé) se transforme en certitude de l'être, on se trouve dans une relation érotomaniaque qui peut aller jusqu'à nier

la réalité et que rien ne peut plus contredire dans les cas-limites, comme le déni de Ségolène Royal, battue et déclarant : « Nous allons vers de nouvelles victoires. » À vouloir trop être aimée, en usant de symboles surannés, elle s'était elle-même condamnée à l'échec. À jouer « l'immaculée conception », elle s'est vite transformée en « immaculée déception ». Mais il faut cette conviction, cette foi en soi affranchie des obstacles que la réalité lui oppose pour parvenir, sinon à être aimé, du moins préféré par plus de la moitié des Français. De même que dans la vie, il faut être un peu fou pour croire qu'on est aimé, en politique il faut l'être beaucoup pour être persuadé d'être aimé par près de vingt millions d'électeurs.

Cette folie qui fascine paraît parfois n'être plus qu'une démarche compulsive où il ne s'agit que de persévérer dans sa position. Pour réussir en politique, il faut le vouloir. Très fort, tout le temps. Jusqu'au bout. Se dire : « Si je veux, je peux. » C'est une question de désir, à côté de la chance et de la conjoncture faste. Mais voilà, la psychanalyse nous montre qu'on ne veut pas toujours ce qu'on croit vouloir : cela s'appelle « l'inconscient ». Le désir a ses raisons que ne connaît pas la raison, ses failles, ses vicissitudes. Les hommes politiques sont eux aussi sujets à l'inconscient, comme on dit « sujets au vertige ». L'homme de pouvoir, qui se prend toujours pour un autre, est sans cesse confronté à la misère et à la servitude d'être comme tout le monde. On pourrait établir ainsi une typologie entre les candidats au pouvoir suprême. Trois catégories : ceux qui en veulent, et que leur désir inconscient n'entrave pas dans le franchissement de la dernière étape (Mitterrand, Giscard, Sarkozy, Macron) ; ceux qui en veulent et que leur inconscient fait trébucher au dernier moment (Séguin, Strauss-Kahn, Fillon...) ; ceux qui n'en veulent pas et croient le vouloir (Rocard, Delors, Jean-Marie Le Pen). Comment expliquer tant de chutes (involontaires) du Capitole à la roche Tarpéienne qui s'analysent comme autant

d'actes manqués très réussis ? Les psychanalystes ont proposé plusieurs explications : « masochisme trouvant plus de plaisir dans le malheur que le bonheur » (Laforgue) ; évitement d'un sentiment de trahison de son milieu d'origine comme en éprouvent certaines personnes accédant aux élites (Freud) ; « névrose d'échec », forme du masochisme dans lequel l'évitement d'une réussite est source immédiate de soulagement (Adler) ; « névrose de destinée » (Helene Deutsch) : pour ne pas égaler celui dont on veut prendre la place – le père dans le schéma œdipien – on reste interdit face au pouvoir qui est à portée de main, comme si l'on devenait pour soi-même le père qui interdit de posséder la mère. Une sorte d'autocastration des fils pour éviter le conflit avec le détenteur d'un pouvoir toujours chargé d'une symbolique phallique. Ce fut le cas de Michel Rocard qui à deux reprises renonça à affronter Mitterrand.

L'explication pourrait être plus simple. Il y a en chacun de nous un surmoi qui condamne les pulsions du ça tout en enjoignant au moi de les accomplir. « En ce monde, il n'y a que deux tragédies, dit Oscar Wilde. La première est de ne pas obtenir ce que l'on veut, et la seconde est de l'obtenir. La dernière est de beaucoup la pire, la dernière est une vraie tragédie ! » N'est-ce pas d'avoir trop – et non pas assez – voulu le pouvoir que tant de politiques l'ont manqué ? Est-ce vraiment la puissance que le candidat désire, cette puissance qui est faite d'une acceptation de ses limites, de « castration symbolique », de soumission aux contraintes du complexe d'Œdipe ? Le pouvoir est souvent une revanche contre l'impuissance, et la vraie puissance passe par la reconnaissance des manques, le renoncement à être tout et à tout avoir. Peut-être pour franchir la dernière étape faut-il, comme Pascal le conseillait aux apprentis dirigeants dans ses *Discours sur la condition des grands*, se croire investi d'une tâche profane plus que d'une mission providentielle. Confondre la « grandeur

d'état » et la « grandeur d'établissement » est plus qu'une névrose : une folie. Mais « **les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou** ». Et si les échecs de la dernière marche étaient des pas de côté pour éviter de devenir fou après avoir accédé au pouvoir ? Le livre qu'on va lire illustre quelques-unes de ces chutes salutaires.





# SOMMAIRE

Préface de Michel Schneider	9
Introduction	17
La marche vers le Capitole	23
« Tous ceux qui auront pris l'épée... »	37
Cherchez l'erreur...	53
L'orgueil, mauvais conseiller	65
Les promesses de victoire...	83
Le meurtre du fils	101
Quand l'électeur musarde	111
Sortez le sortant !	125
La chute d'Icare	137
Le parpaillot et le doloriste	151
Soulever des montagnes	163
Rêver et faire peur	177
Les clés de la victoire	191
Conclusion	207
Remerciements	211
Bibliographie	213



# INTRODUCTION

« **L**a nostalgie du pouvoir est un métier à plein temps<sup>1</sup> », disait un vieil apparatchik à Jean de Boishue. Elle s'entretient entre les murs de quelque appartement haussmannien que peuplent des collaborateurs désœuvrés. Que dire alors du pouvoir que l'on n'a pas réussi à conquérir ? Il réjouit plus qu'il ne navre, si l'on en croit Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier pour qui « l'objectif profond des hommes politiques, ce n'est pas la victoire, c'est la défaite<sup>2</sup> ». *Que le meilleur perde* se veut ainsi un « manuel indispensable pour déchiffrer les élections ». Il aide à comprendre à quel point « les désagréments formidables que procure le pouvoir » conduisent à préférer « la situation de l'opposant », qui « n'a rien à gérer, rien à faire ».

Une rapide revue des dix élections présidentielles au suffrage universel direct de la V<sup>e</sup> République pourrait leur donner raison. L'échec de François Mitterrand en 1965 le propulse au rang de chef de la gauche, tandis que de Gaulle file vers mai 1968 et le référendum suicidaire de 1969. Retiré sur son Aventin cette année-là, le détenteur du monopole

---

1. Jean de Boishue, *Anti-secrets. Fillon ou le savoir-faire*, Plon, 2015.

2. Frédéric Bon, Michel-Antoine Burnier, *Que le meilleur perde. Éloge de la défaite en politique*, Balland, 1985, p. 15.

de l'opposition laisse ses rivaux s'épuiser, réussit à ne pas gagner en 1974, mais tombe dans le piège sept ans plus tard. Expérimentant la cohabitation en 1986, il en mesure les avantages : à lui, les fastes du pouvoir ; au Premier ministre, les inconvénients de son exercice au jour le jour. Il récidive donc le septennat suivant. Préparant la place élyséenne à un Jacques Chirac qui mérite selon lui de souffrir.

Que nenni ! Le patron du RPR installe à Matignon un technocrate si « droit dans ses bottes » qu'il bat très vite un record d'impopularité. D'où l'idée d'une dissolution qui charge la gauche de mettre la France au carré des critères de Maastricht, traité que son Grand Commandeur a voulu. Stratégie payante, sauf que Lionel Jospin mord la poussière en 2002. Par chance, le septennat est devenu quinquennat. Et Nicolas Sarkozy se charge d'animer la scène politique.

L'humour du politologue et de l'amateur de parodies expliquerait aussi le goût pour les sables mouvants de Jacques Chaban-Delmas, le mépris bonhomme de Raymond Barre, la défection de Jacques Delors, l'acte manqué réussi de Dominique Strauss-Kahn, la constance à se faire détester d'Alain Juppé, l'orgueil du martyr d'un François Fillon... Pour stimulante qu'elle soit, la thèse de Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier doit être prise pour ce qu'elle est : la satire d'un monde qui se veut rationnel mais où les passions emportent parfois tout. « Il faut être fou pour postuler à la présidence de la République », confirme Gérard Longuet. Et bien plus fol encore est celui qui s'imagine élu avant d'avoir affronté le jour fatidique du scrutin.

Ils sont plusieurs pourtant à avoir été un peu « fous », à avoir tutoyé la victoire au point de se voir hissés sur le pavois. Édouard Balladur et Lionel Jospin, donc. Mais aussi Jacques Chaban-Delmas, Raymond Barre, Jacques Delors, Ségolène Royal, Dominique Strauss-Kahn, Alain Juppé, François Fillon... Sans oublier ceux au rêve inabouti :

Michel Rocard, Dominique de Villepin, François Bayrou... Sondes et médias convergeaient : ils pouvaient devenir président de la République. Ils le devaient donc. Eux-mêmes et surtout leur entourage y croyaient. « Au printemps 2016, j'avais été chargé par Alain Juppé de calmer les ardeurs de ceux qui se distribuaient déjà les postes importants ou se plaçaient pour être ministres<sup>3</sup> », confie Jean Leonetti, alors député-maire LR d'Antibes.

« Toutes les élections présidentielles ont eu leur part de surprise<sup>4</sup> », proteste Édouard Balladur, comme pour minimiser l'engouement qui a entouré sa candidature. Sans doute. Sauf qu'il en est de plus surprenantes que d'autres. Celle de 1995 a déjoué les pronostics. Les résultats du 21 avril 2002 ont frappé comme un coup de tonnerre dans le ciel républicain. Au soir du 23 avril 2017, Emmanuel Macron a supplanté le favori de janvier, lequel avait éliminé en primaire le préféré du printemps. Il pouvait s'avancer en conquérant vers l'Élysée. Au terme de ce qui s'apparente à une série télévisée en « live », avec ses soubresauts, ses virevoltes, ses suspenses.

Comment les gagnants potentiels peuvent-ils ainsi manquer la dernière marche, l'enjambée essentielle ? Les raisons politiques ne manquent pas ; ce sont elles que les intéressés avancent pour expliquer leur passage du paradis à l'enfer. De l'illusion des sondages aux erreurs de stratégie, d'une opinion de plus en plus volatile aux soutiens défectueux, d'une mauvaise gestion du temps au « démagisme », que d'analyses pour dire que la prévision est un art difficile. « Surtout lorsqu'elle concerne le futur ! » préciserait l'humoriste.

Certains évoquent la loi du « favori maudit », comme si l'opinion se plaisait à brûler ce qu'elle a adoré. Elle manifeste son pouvoir en faisant passer le héros du Capitole à la roche

---

3. Entretien avec l'auteure, le 12 juin 2019.

4. Entretien avec l'auteure, le 7 juin 2019.

Tarpéienne. Elle se console de sa subordination en jouant la mort symbolique de celui auquel elle a fait croire qu'il était roi. C'est une vision anthropologique de l'échec, lequel figure la forme suprême du jeu dramatique dans des démocraties qui demeurent « théâtrocratiques ».

Il y a aussi des typologies un peu abruptes au sein des politiques : les perdants contre les battants ; les « losers » contre les « tueurs ». Ce qui renvoie à une opposition entre les mous et les durs, entre les gentils et les vicieux, qui conforte une vision manichéenne de la politique, les perdants devant assumer la responsabilité de leur état de vaincu. La honte qui s'ajoute à l'échec, en somme.

La défaite intéresse peu les politologues, et les électeurs des battus tournent vite la page. Le « Malheur aux vaincus ! » du terrible chef gaulois Brennus à l'adresse des Romains assiégés semble toujours d'actualité. Il faut payer encore ce qui relèverait de dérèglements personnels, de faiblesses psychologiques, d'inaptitudes culturelles ou physiques. Ce qui éveille la sagacité de psychologues et de psychanalystes interpellés dans l'exercice de leur art par la question du pouvoir. Certaines interprétations éclairent les zones d'ombre de ce qui ressemble à des conduites d'échec.

De tout cela un peu... Dans son livre *Jours tranquilles en 89*, Marc Abélès souligne que « la politique est une partie complexe qui se noue entre l'individu, les réseaux, les circonstances et les tiers, ceux (nous) qui sont sommés d'arbitrer le jeu ». Il ajoute : « Les intéressés ne sont nullement en situation de maîtriser l'ensemble de ces données. Il y a toujours une carte qui leur échappe : fragilité de l'homme public, contingence d'un univers en perpétuel devenir ? [...] L'aléatoire, c'est ce

qui fait courir l'acteur politique : c'est ce qu'il ne cesse de conjurer par les mots<sup>5</sup>. »

Reste qu'autant de détermination à manquer la dernière marche de l'escalier majestueux qui mène à l'Élysée alors que les vents sont favorables a de quoi intriguer. Il fallait y aller voir. Et les réactions de la plupart des intéressés démentent les deux auteurs. Elles prouvent que, parfois bien des années après, l'amère pilule n'a pas encore été avalée.

Contacté, François Fillon avait d'abord accordé un rendez-vous. Qu'il a reporté à la dernière minute sans en prévoir d'autres. En raison d'une blessure trop fraîche et d'un avenir judiciaire incertain, sans doute. Malgré un temps qui aurait dû aider à cicatriser, Ségolène Royal a opposé un silence massif. À moins qu'elle ne reste convaincue de l'avoir emporté... Poli, Lionel Jospin a pris la peine de décrocher son téléphone. Pour développer toutes les raisons qui l'empêchaient de parler, de se souvenir, de revivre ces mauvais moments. « Bonne chance pour votre livre, si tant est... », m'a-t-il concédé, ne terminant quand même pas la phrase. Quel intérêt pouvait avoir un livre privé de son témoignage ?

Dans son livre *Rome devant la défaite*, Mathieu Engerbeaud montre comment les armées de l'Empire tirent les enseignements de la déroute des fourches Caudines pour mieux vaincre ensuite l'ennemi. Nos battus flamboyants n'ont pas retenu la leçon, ignorant l'injonction de Cioran : « Une seule chose importe : apprendre à être perdant. » Je ne sais pas s'ils ont appris ; j'ai constaté à quel point il leur était quasiment impossible d'évoquer leur échec, même des décennies après.

Édouard Balladur a consenti à parler, longuement, de son revers inattendu en 1995. Et par deux fois, me laissant lire les analyses qu'il faisait de sa défaite en vue d'un livre potentiel.

---

5. Marc Abélès, *Jours tranquilles en 89. Ethnologie politique d'un département français*, Odile Jacob, 1989, p. 146.

Une distance qui signe une déception maîtrisée et une analyse sereine des raisons de l'échec. Mais pour une page tournée, combien d'autres restées en suspens, hésitant entre la violence du choc et la haine des supposés responsables de la défaite ?



# LA MARCHÉ VERS LE CAPITOLE

**27** novembre 2016, peu avant 20 heures. À la Maison de la chimie, les partisans de François Fillon ont le sourire. Les premières estimations pour le second tour de la primaire « de la droite et du centre » donnent leur héros à plus de 60 % des voix. Les visages s'éclairent de plus en plus. Une explosion de joie salue les premiers chiffres partiels donnés par les télévisions : Fillon à 66,5 % ; Juppé à 35,5 % ! Les traditionnels « Fillon, président ! » fusent. Les applaudissements éclatent lorsque le vainqueur monte sur l'estrade. « La victoire me revient. C'est une victoire de fond, bâtie sur des convictions. J'ai senti cette vague qui a brisé tous les scénarios écrits d'avance », lance-t-il. Il adresse « une pensée particulière » à Nicolas Sarkozy, qu'il a éliminé le dimanche précédent, et « un message d'amitié, d'estime et de respect » à Alain Juppé, qu'il vient d'écraser. Histoire de nourrir le classique appel au rassemblement qui accompagne la fin d'une bataille lorsqu'il faut poursuivre une guerre.

« Je suis alors sur un petit nuage », me confie Hervé Novelli, proche de François Fillon dont il fut secrétaire d'État chargé du Commerce, de l'Artisanat et des PME de 2007 à 2010. « Pour une fois que le candidat que je soutiens a de fortes chances

d'être élu à la présidence de la République ! » Il lâche mi-figue mi-raisin : « J'ai été très proche de lui tant qu'il n'y avait aucune chance qu'il gagne<sup>6</sup>. » Ce soir du 27 novembre initie une nouvelle campagne qui va ressembler à des montagnes russes. Sur les hauteurs, le candidat peut légitimement penser qu'une autoroute s'ouvre devant lui qui conduit directement à l'Élysée. Les observateurs le pensent en tout cas pour lui. La présence de Marine Le Pen au second tour de la présidentielle étant acquise, celui qui y figurera aussi aura toutes les chances de l'emporter par la grâce d'une mobilisation contre le Front national. Un « remake » de 2002, en somme. Or la gauche est dans une telle capilotade que le candidat des Républicains, quel qu'il soit, est donné qualifié pour le dernier round. François Fillon vient d'être plébiscité par « la droite et le centre ». CQFD.

Sauf que l'alpiniste va dévisser.

Dimanche 23 avril, peu après 20 heures. François Fillon assume : « Cette défaite est la mienne et c'est à moi et à moi seul de la porter. » À 20 % des voix, il arrive derrière Emmanuel Macron et Marine Le Pen ; il est éliminé. « Malgré tous mes efforts, [...] je n'ai pas réussi à vous convaincre, regrette-t-il. Les obstacles mis sur ma route étaient trop nombreux, trop cruels. Le moment venu, la vérité sera écrite. » Pour contrer un « extrémisme aux portes du pouvoir », l'ancien Premier ministre précise qu'il votera pour Emmanuel Macron. L'aventure présidentielle se termine au fond d'une crevasse. « Fiasco lamentable », « suicide collectif », « erreurs d'un homme »... Les critiques au sein de sa propre famille pleuvent comme un jour d'orages trop contenus.

Entre les hauteurs du Capitole et le malheur de la roche Tarpéienne, il y a eu « une campagne impossible », qui a contraint à « boire le calice jusqu'à la lie ». La voix de Bruno

---

6. Entretien avec l'auteure, le 11 juin 2019.

Retailleau se fait plus grave : « Il n'y avait plus grand monde pour aller sur les matinales des radios et télévisions...<sup>7</sup> » Lui, l'ami vendéen, a tenu bon et est resté aux côtés de François Fillon. Même s'il ne comprend pas tous les tenants et aboutissants d'une conquête du pouvoir qui a tourné au calvaire.

Cela avait commencé *moderato*. En mai 2013, François Fillon est au Japon pour recevoir des mains de l'empereur Akihito « le grand cordon de l'ordre du Soleil levant ». Après la réception, il échange avec quelques journalistes. Oui, il sera « candidat quoi qu'il arrive ». Candidat à quoi ? Il lui faudra préciser à nouveau sur Twitter que c'est à la primaire de la droite et non, directement, à l'Élysée. Il est sorti éreinté de la guerre avec Jean-François Copé pour la présidence de l'UMP, mais sa détermination est intacte. Pendant deux ans, il va labourer le terrain, à la rencontre des Français pour mieux connaître leurs attentes et élaborer un projet présidentiel concret, cohérent et solide. Un travail dans l'ombre tant les médias l'ignorent. Pourquoi s'intéresser à un homme politique que les sondages ne créditent au mieux que de 6 % des voix ? Il est vrai que lui-même tient à distance ces journalistes dont il a pourtant failli épouser le métier au terme de ses études.

Engagé dans un marathon, l'ancien Premier ministre persiste. L'indifférence demeure à l'égard de celui que des médias surnommaient naguère « Mister Nobody ». Un an durant, il ne sera même plus testé dans les sondages. En marge de cette plongée dans la France profonde, François Fillon tacle Nicolas Sarkozy : un président qui « a besoin d'être aimé », qui s'est forgé une image de « plébéien teigneux », plus ardent réformateur dans ses discours que dans ses actes, qui prend ses aises avec l'éthique.

L'heure est-elle au règlement de comptes ? Gérard Longuet n'exclut pas une volonté de revanche : « François Fillon a été

---

7. Entretien avec l'auteure, le 5 juin 2019.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## La dernière marche

Chantal Didier

Préface de Michel Schneider



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O